

LE PROPAGATEUR

Vol. VI

FEVRIER 1908

No 2

Chronique mensuelle. — Le "Canada Ecclésiastique". —
Le Blé qui lève.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : L'inauguration du jubilé sacerdotal de Pie X, à Rome. — Les évêques allemands et l'encyclique *Inscrutabili*. — Une anecdote à propos de la bonté du Pape. — La catholicisme en Angleterre. — Le bilan de la société Saint-Vincent de Paul. — M. Guyot-Dessaigne. — Son Eminence le cardinal Richard. — Les paroisses de Paris. — Les assemblées d'évêques. — L'œuvre de la *Bonne Presse*. — La rentrée de M. Deleassé et l'*Ame ja çaise*. — Dans le sabot de Noël? — L'assassinat du roi Carlos. — Conversion de Mitchell. — La tour Eiffel et la Télégraphie sans fil. — La taille humaine. — Les fêtes de Québec. — Murray était Français. — A propos de l'*A bon serbille*. — La *Rose Canadienne* de février. — La loi Lemieux. — L'idéal de M. Dandurand. — Le bay Dr Rottorf. — M. Duseron vs. M. McBréde. — Les *Révisions* vs de Mgr Emard. — Les pèlerins à Sainte-Anne de Beaupré. — Deux bons livres. — Nos défunts.

Les vendredi, samedi et dimanche — 17, 18 et 19 janvier, dans la vaste église du *Gesu*, à Rome, le peuple catholique, sur l'invitation du cardinal-vicaire, Son Eminence Mgr Respighi, s'humiliait à son clergé, pour célébrer par un triduum solennel le jubilé sacerdotal de son aimé Pontife et Roi, Pie X. C'est le 18 septembre exactement, que le Pape est entré dans la cinquantième année de son sacerdoce; mais à cause des vacances le triduum d'inauguration avait été renvoyé aux alentours de la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome (18 janvier). On a choisi le *Gesu* pour les célébrations populaires, par cette raison toute simple que c'est l'église la plus centrale et l'une des plus vastes de la ville. Le célèbre Père Zocchi, de la Compagnie de Jésus, était le principal prédicateur.

Le jour même de la fête de la Chaire de saint Pierre, le cardinal Rampolla, archevêque de la basilique vaticane, a célébré la messe à la chapelle de l'abside, où se conserve, comme l'on sait, la chaise curule qui fut donnée par le sénateur Pudens au prince des apôtres lui-même. Elle est exposée, entre ciel et terre, dans un superbe monument de bronze, élevé par le Bernin, sur l'ordre d'Alexandre VII.

* * *

Les évêques allemands de Prusse, de Mayence, de Strasbourg, de Metz, de Rottenbourg et de Saxe, avec à leur tête les cardinaux Fischer et Kopp, réunis à Cologne, ont adressé au Saint-Père, la veille de Noël une lettre, dont voici la partie principale, au sujet de l'encyclique *Pascendi*.

Pourquoi, au cœur même de l'hiver, nous avons tant de hâte de nous réunir, la raison en est simple : elle n'est pas à chercher ailleurs que dans votre récente et très importante Encyclique sur les erreurs modernistes. Erreurs multiples et multifformes, dont les unes se développaient ouvertement et les autres rampaient dans l'ombre. C'était une œuvre très délicate, certes, mais rendue très utile, nécessaire même par les besoins de notre temps, de les démasquer, de les exposer au grand jour, tant à l'aide des lumières de la raison que de la science surnaturelle, d'en fouiller les origines et d'en compter les racines, d'en indiquer les effets pernicieux et mortels, et, enfin d'y chercher des remèdes et de les proposer pour le salut des peuples. Aussi, devons-nous gloire à Dieu et à vous une éternelle gratitude : depuis que vous avez parlé avec autorité et en pleine indépendance, la vérité chrétienne a resplendi dans l'univers comme un éclair qui dissipe avec une efficacité souveraine les ténèbres de l'erreur.

Pour réprimer un tel fléau, vous avez provoqué, par un appel vigoureux, le concours de tous les évêques du monde catholique : nous voici sincèrement disposés à exécuter fidèlement vos ordres et vos avertissements dans la mesure de nos forces, à collaborer avec vous de tout notre zèle et de tout notre courage, afin d'arracher et d'extirper jusqu'en ses racines l'ivraie d'erreur que l'homme ennemi a semée dans le champ du Seigneur. Que la miséricordieuse et immaculée Vierge Marie nous soit en aide par l'intercession de sa puissante prière auprès de Dieu, son Fils.

* * *

On raconte une récente anecdote, qui met en lumière une fois de plus la touchante bonté du doux Pie X. Nous la transcrivons d'un journal catholique de France.

Il y a quelques années, la fille de l'un des médecins d'un hôpital parisien, qui eut son heure de célébrité, à l'issue de la guerre franco-allemande, avait fait don, sans conditions, à une congrégation de Paris fort connue, d'un capital de 350,000 francs, destiné à l'organisation de ses œuvres. Arrive l'ère de persécution que l'on connaît. Les Pères sont chassés de leur maison. En vain la donatrice se retourne contre le liquidateur. On l'éconduit, malgré qu'elle eût gardé par devers elle les preuves de ses libéralités. Enfin, de guerre lasse, elle produit sa réclamation à Rome, par l'intermédiaire d'un cardinal de curie.

Mis au courant de l'affaire, le Souverain-Pontife a ordonné le remboursement de la somme qui a été prélevée sur les ressources du Saint-Siège. Entre Rome et Paris, entre le Vatican et les loges maçonniques, quel contraste !

* * *

Le catholicisme continue à faire des progrès dans la Grande-Bretagne. La *Catholic Directory* donne, cette année, les renseignements suivants. On verra qu'ils sont encourageants.

Le nombre des prêtres pour l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Écosse s'élève à 4 075. C'est une augmentation de 51 prêtres sur le chiffre de l'année dernière. 33 d'entre eux sont des religieux, dont plusieurs sont des Français fuyant devant la persécution des francs-maçons. Notez que cet accroissement du clergé se produit nonobstant les décès qui se sont multipliés l'an dernier et ont enlevé beaucoup de prêtres. Quant aux églises et chapelles on en compte aujourd'hui 2 121 ; c'est-à-dire que 45 nouveaux sanctuaires ont été ouverts au culte depuis l'an dernier. Un fait qui frappe les yeux c'est que beaucoup de chapelles de couvents où le public est admis sont de véritables églises par la proportion.

* * * ,

Le *Bulletin* de la Société de Saint-Vincent de Paul, expose le bilan des recettes de cette puissante organisation d'assistance et de charité. Dans le monde entier, c'est pas moins de seize millions de francs — plus de trois millions de dollars! — qu'on recueille pour les pauvres. Nous citons les chiffres, d'après les pays. La France tient toujours la tête!

France et colonies.	2,060,000
Hollande.	1,945,000
États-Unis et colonies.	1,930,000
Angleterre et colonies.	1,635,000
Belgique.	1,209,000
Allemagne.	910,000
Autriche-Hongrie.	906,000
Brésil.	741,464
Espagne.	741,456
Mexique.	314,000
Italie.	394,000
République Argentine.	130,000
Suisse.	118,000

* * *

Deux personnages viennent de disparaître de la scène publique en France au cours de ce dernier mois de janvier, devant les cercueils de qui se peut méditer une fructueuse leçon: M. Guyot-Dessaigne, garde des sceaux dans le ministère Clémenceau et Son Eminence le Cardinal Richard, archevêque de Paris. Le premier est mort dans le palais du Luxembourg (Sénat), frappé soudaine-

ment d'apoplexie. C'était un chrétien, paraît-il, mais un esclave des Loges. Son dernier rapport officiel avait été pour reconnaître l'échec financier de la liquidation des immeubles des religieux — dont il rejetait la responsabilité sur les religieux eux-mêmes, qui n'ont pas voulu seconder leurs spoliateurs. Un prêtre, de passage au Sénat, lui a donné une absolution sous condition: M. l'abbé Grand, de Beauvais. M. Dubost, président du Sénat, et M. Clémenceau, président du Conseil, ont fait son éloge, un éloge qui portait dans le vide. L'Etat lui a fait des funérailles officielles, mais combien froides! L'Eglise, toujours bonne, n'a pas refusé une bénédiction à sa dépouille, mais elle ne lui a pas accordé les honneurs de ses rites solennels. Un point, et c'est tout.

* * *

Quelle différence — les plus sceptiques l'ont notée! — entre les adieux sans espérance qu'on a faites à ce puissant d'hier et ceux si consolants que le peuple, le clergé et l'Eglise ont adressés aux restes mortels du vénéré et saint cardinal de Paris! Ah! quelle leçon que celle de la mort!

Les hommages les plus émus se sont répandus au pied du lit funèbre de ce prince de l'Eglise persécutée, qu'on chassait hier de son palais et qui, après avoir été si grand dans l'action douce et ferme, fut si digne dans la souffrance et sous les coups. Il est bien impossible de songer à reproduire ce qui s'est dit à la louange du regretté cardinal. Nous voulons cependant citer une page de l'*Univers*. La *Presse Associée*, qui avait donné tous les détails de la mort de M. Guyot-Dessaigne, n'a presque rien dit de la fin du cardinal. Elle est juive et maçonnique, cela explique tout.

Parce que Dieu nous l'avait gardé au delà des espérances communes, écrivait M. François Veuillot, au lendemain de la mort du cardinal, sa mort nous surprend comme si elle frappait avant l'heure (1).

Onze ans coadjuteur du cardinal Guibert et près de vingt-deux ans archevêque de Paris, voilà un tiers de siècle bientôt que Mgr Richard était parmi nous. Comment sa bonté n'eût-elle pas, depuis longtemps, achevé notre conquête?

Cette bonté rayonnait dans le sourire habituel du cardinal; elle inclinait jusqu'au plus petit de ses diocésains, sa haute dignité de prince de l'Eglise; elle imprégnait ses discours et ses instructions. Bonté vraiment surnaturelle; car, ce qu'elle cherchait avant tout, c'était le bien des âmes. Pour consoler les âmes endolories, pour ressaisir les égarées, pour maintenir les

(1) Le cardinal Richard avait 89 ans.

fidèles et pour entraîner les fervents, quels efforts ce Bon Pasteur n'a-t-il pas accomplis, quelles œuvres soutenues, quels conseils prodigués ! Conduit sans précipitation, mais avec tenacité, son apostolat fut vaste et fécond. D'ailleurs, à seconder cet apostolat, Mgr Richard conviait instamment ses fidèles ; et, pour les associer dans le grand labeur du bien, il s'efforçait d'amortir et d'effacer leurs différends. Il fut, sans relâche, un des plus ardents ouvriers de l'union des catholiques, autour du Pape et pour les œuvres.

* * *

Depuis surtout que la loi de Séparation lui avait donné plus de liberté d'action, c'avait été l'une des préoccupations constantes du cardinal Richard et de ses collaborateurs de créer dans Paris de nouvelles paroisses. Comment, en effet, un curé peut-il pourvoir au soin spirituel d'une paroisse de 90,000 ou même de 120,000 âmes (Notre-Dame de Clignancourt par exemple) ? L'on se rappelle que c'est pour une raison analogue, il y a cinquante ans, que notre grand évêque Bourget voulut dans Montréal la multiplication des paroisses. Ainsi a-t-on fait à Paris, ces derniers temps. Plus de trente nouveaux centres religieux, tant paroisses que chapelles de secours, ont été créés, et d'autres seront fondés prochainement.

* * *

D'importantes assemblées régionales des évêques de France devaient avoir lieu ces jours-ci à Paris, à Lyon, à Bordeaux et à Reims. La mort du cardinal a sans doute dérangé la première. Mais son successeur Mgr Amette est tout préparé à recueillir sa complète succession. Dans ces réunions épiscopales seront étudiées les questions qui intéressent l'avenir de l'Église de France. On formulera des avis et les procès-verbaux seront transmis à Rome. Il y aura peut-être ensuite réunion plénière de l'épiscopat de France. La date de toutes ces réunions, d'après les dernières dépêches, n'est pas encore fixée.

L'on sait que M. Féron-Vrau, l'actif et intelligent propriétaire et directeur des œuvres de la *Bonne Presse*, a mis à la disposition des trente évêques, qui doivent se réunir à Paris, la grande salle de l'hôtel de Condé, 72, rue Monsieur.

* * *

Aux prises avec certaines difficultés d'ordre matériel, et voulant se mettre dans ses meubles, la *Maison de la Bonne Presse*

vient précisément d'adresser à ses amis une demande de souscriptions pour la formation d'une compagnie à fonds social. M. Féron-Vrau demandait qu'on souscrivit deux millions ? En huit jours la souscription a atteint trois millions. C'est un succès sans précédent. Il ne fait que souligner l'importance qu'on attache partout aux œuvres de la *Bonne Presse*, si intéressantes toujours et si pratiques.

* * *

M. Delcassé, l'ancien ministre des affaires étrangères, qu'on avait *décapité*, il y a deux ans, par peur de l'Allemagne, à propos de la conférence d'Algésiras, vient de faire au palais Bourbon une rentrée triomphale. Il a expliqué la politique des alliances et de l'entente cordiale, de façon à arracher à la Chambre française des applaudissements quasi-unanimes. Le lendemain, M. Pichon, son successeur aux affaires étrangères, a d'ailleurs obtenu les mêmes applaudissements, en développant une toute autre appréciation de l'acte d'Algésiras et des événements du Maroc. Comme quoi devant une Chambre française il ne faut jurer de rien ! Tous les journaux ont commenté, en France et à l'étranger, la rentrée de l'ancien ministre. Le directeur du *Gaulois*, M. Arthur Meyer, à la date du 26 janvier, a résumé nettement, et de façon brillante, la situation au point de vue catholique. Je ne puis pas me décider à défigurer l'article en le découpant. Je le donne au complet.

L'ÂME FRANÇAISE

Mon ami Alfred Capus fait dire à l'un des personnages de sa belle pièce, *Les Deux Hommes*, que le talent c'est l'art de s'adapter aux circonstances. M. Delcassé, qui a eu cette rare fortune d'être applaudi vendredi par ses adversaires de la veille et critiqué par ses amis d'autrefois, a méconnu cette vérité élémentaire, car son principal défaut, lorsqu'il était ministre, fut précisément de ne tenir aucun compte des circonstances. Sa conception d'une France entourée d'amis en face d'une Allemagne isolée par ses soins, était assurément des plus louables. Richelieu l'eût adoptée, mais il savait trouver Louis XIII pour défendre sa politique contre ses adversaires de l'intérieur, et Condé ou Turenne pour la réaliser contre ses ennemis de l'étranger. M. Delcassé ne pouvait compter contre le Parlement que sur Loubet et contre l'Allemagne que sur le général André. C'était, on l'avouera, tout différent.

Nous ne nous attarderons d'ailleurs pas à dresser le bilan d'une politique qui est aujourd'hui de l'histoire. Tôt ou tard M. Delcassé reprendra le pouvoir ; nous vivons dans un temps où les hommes passent, disparaissent et reviennent pour s'effacer encore. Le nombre des hommes de gouvernement est de plus en plus restreint et les réserves s'épuisent. M. Delcassé

ancien ministre nous intéresse moins, en ce moment, que M. Delcassé futur ministre. Nous le prenons tel qu'il se présente et sommes tout disposés à oublier ce qu'il fut.

Comme il l'a fait à l'occasion de la conférence d'Algésiras, nous tenons compte des faits accomplis et jugeons superflu de critiquer un passé dont lui-même a d'ailleurs tiré la leçon qu'il comporte.

Si donc nous signalons à M. Delcassé une autre erreur, beaucoup plus grave, qu'il a commise, c'est qu'elle pèse douloureusement sur toute notre vie politique, c'est qu'il neut, qu'il doit travailler résolument à la réparer. C'est à lui, en effet, que nous devons l'incident initial qui a ouvert aux sectaires du Bloc la voie des persécutions religieuses. Dans son désir de se concilier les sympathies du gouvernement italien, il a envoyé M. Loubet à Rome, où il l'a accompagné. Il n'ignorait pas cependant que la visite du chef d'un Etat catholique au Quirinal était un outrage au Vatican. Il devait penser que le Pape ressentirait l'affront et qu'il protesterait. La protestation pontificale fut cependant discrète, mais un de ceux auxquels on l'adressa s'empressa d'en communiquer le texte plus ou moins authentique à M. Jaurès, qui en fit l'usage que l'on sait.

Cette visite de M. Loubet à Rome a eu pour conséquence le retrait de notre ambassadeur, puis la suppression de notre ambassade au Vatican, enfin, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et les spoliations qui l'ont accompagnée ou suivie.

Or, s'il est urgent de rendre à la France l'armée qui, en d'autres temps, la faisait redoutable aux autres puissances européennes, il importe aussi de faire réapparaître l'âme de notre pays que les maîtres de la république s'efforcent de voiler, en attendant qu'ils l'anéantissent.

Il faut reconstituer l'idéal, inséparable de l'esprit de sacrifice. Cet idéal, ce n'est pas dans les manuels d'éducation civique qu'on a quelque chance de le rencontrer.

C'est de l'enseignement divin qu'il se dégagera de nouveau ; c'est d'un élan de foi qu'il surgira pour le relèvement de la France. Les armées croyantes se battent mieux que celles auxquelles Dieu demeure caché. On ne trouvera pas un seul chrétien parmi les disciples de Gustave Hervé ! Quand on aura refait une âme à notre pays, il ne sera pas malaisé de lui constituer une armée forte, dévouée, avec laquelle on pourra tout oser, car elle ne sera inférieure à aucune tâche.

Voilà ce que M. Delcassé doit comprendre, et puisqu'il a rêvé de restituer à notre pays le rang dont on l'a dépouillé, qu'il se dise bien que les armées héroïques, les armées victorieuses, sont celles qui ne se désintéressent pas de l'idéal et qui associent dans leurs cœurs Dieu et la Patrie.

Arthur MEYER.

* * *

“ Dieu et la Patrie ” ! plus nombreux qu'on pense sont ceux qui restent fidèles à ce vieux motto, si plein de sens. A la dernière Noël, *l'Echos de Paris* avait posé à ses lecteurs cette naïve et jolie question : “ Si vous aviez eu la fantaisie de mettre votre sabot dans la cheminée, que vous aurait-il paru agréable d'y trouver à votre réveil ? ” M. Jules Lemaître a répondu : “ Le repos. ” M. Henri Bordeaux a écrit : “ Dans mon sabot ? J'aurais voulu l'âge où je le mettais réellement dans la cheminée, en croyant à la descente du petit Jésus. ” Mais la plus belle réponse et la plus simple est celle-ci : “ L'ancienne France ! ” (signé) Gallifet.

* * *

Un horrible et double assassinat a été commis à Lisbonne, le 1er février, sur la personne du roi Carlos et celle de son fils aîné. Le second fils du roi, aujourd'hui Manuel II, et sa mère, la reine Amélie, fille du comte de Paris, n'ont échappé que miraculeusement aux assassins. *La Patrie* de Montréal, dans un article de fond, commentait ainsi ce malheur.

En moins d'une génération, nous avons vu pas moins de dix personnages souverains payer de leur vie le redoutable honneur d'avoir été placé au-dessus et en dehors des peuples. Ce fut d'abord le président Carnot poignardé par Caserio ; puis l'impératrice Elisabeth d'Autriche assassinée lâchement par l'anarchiste Luceni sur les bords du lac de Genève ; le président des Etats-Unis, William McKinley, tué d'un bal à Buffalo par Czolgoz ; Humbert 1er d'Italie tué par Bresci, dans Monza, la ville royale ; enfin Alexandre 1er de Serbie, massacré dans son propre palais par une troupe en délire sur le corps de la reine Draga.

Le drame d'hier montre une fois de plus combien est devenu dangereux le métier de roi. Le mot de Shakespeare : Celui-là dort mal dont la tête porte une couronne, n'a jamais été plus vrai qu'aujourd'hui. De même que les sommets invitent la foudre, les rois invitent l'assassinat. Il ne se passe pas de mois sans que quelque attentat soit comploté dans quelque pays contre quelque chef d'état. Il n'y en a pas qui soit sûr du lendemain, malgré toutes les précautions dont il s'entoure. Carlos 1er avait échappé à deux reprises déjà aux assassins, en 1893 et en 1896, et voici qu'hier, il trouve enfin la mort, lorsqu'il était pourtant sous la protection avertie de toute sa garde.

* * *

Une dépêche du 14 janvier, d'Indianapolis, annonçait qu'au moment de subir une grave opération, John Mitchell, le président universellement connu des Travailleurs-Unis de la Mine (aux Etats-Unis), s'était converti au catholicisme. Du reste, l'opération a parfaitement réussi. Et le nouveau converti pourra vivre sa foi. L'Eglise, ouverte à tous, n'a sans doute strictement besoin de personne ; mais certaines adhésions retentissantes viennent de temps en temps souligner sa vitalité et sa force d'attraction. Mitchell, dans ses travaux et ses luttes en faveur de la justice à rendre au monde ouvrier, a été amené à coudoyer quelques sommités catholiques (Mgr Spalding, par exemple), et il a vu "cette lumière de vérité qui brille toujours des hauteurs du Vatican," celle que Newman, Faber et Manning et tant d'autres ont déjà aperçue dans la nuit des temps.

* * *

Le plus beau poste du monde de télégraphie sans fil, c'est le

sommet de la tour Eiffel à Paris. On se propose de l'améliorer encore par le lancement de six fils, lesquels, partis du haut sommet, se réuniront à 50 mètres du sol, vers le milieu du Champ de Mars. De ce point de jonction, un fil pénétrera à plomb dans le sol, où une salle sera aménagée comme poste de réception et de transmission. Lorsque la tour Eiffel sera munie du nouveau dispositif, explique le communiqué que nous résumons, et que sa machinerie sera augmentée de force — elle ne fait que 15 chevaux et elle devrait en faire 100 — on pourra télégraphier au monde entier. “*Déjà*, poursuit le communiqué, *on y a reçu des télégrammes du Canada*, mais on n'a pas pu y répondre faute de force motrice et d'antennes; lorsque les deux seront installés, il en sera tout autrement. (*La Croix* de Paris, 28 janvier).”

Et l'on dira que le Canada est arriéré?

* * *

L'information suivante est peut-être fantaisiste. Mais je ne résiste pas à la tentation de la donner, ne serait-ce que pour le plaisir de consoler ceux qui, tout en proclamant qu'on ne juge pas les gens à la taille, regrettent d'être petits. Seulement, à cause de mon incompetence, je ne réponds de rien. Voici ce que j'ai trouvé dans un journal de France.

LA TAILLE HUMAINE

Qui ne connaît les familles ou au moins les personnes qui se chagrinent d'avoir une taille exigüe et qui sont un peu honteuses d'avoir été si peu favorisées par la nature? On pourrait leur rappeler que la plupart des grands hommes n'ont pas été des hommes grands; les exemples abondent, n'en signalons aucun.

Mais comme, après tout, il n'y a aucun mal à désirer de voir sa tête ou celle de ses proches à la même altitude que celle des contemporains favorisés d'une taille, nous indiquerons ici le dernier conseil que la science peut leur donner aujourd'hui:

Tout d'abord, disons qu'il ne s'agit nullement de médicaments, qui ne peuvent rendre service qu'à ceux qui les débitent.

Si on est petit et arrivé à l'âge adulte, rien à faire; il faut se résigner à vivre dans la peau d'un homme petit. Mais on peut appliquer le traitement, purement hygiénique, à ses enfants pour relever le niveau de sa race.

MM. Pittard et Viarnin, étudiant cette question, ont relevé nombre de statistiques en Suisse, et, sans entrer dans le détail de leurs déductions, il suffit de dire qu'ils ont constaté: 1° que la taille des hommes croît avec l'altitude de leur lieu d'habitat; 2° que les habitants des régions ensoleillées sont plus petits que ceux des contrées qui reçoivent plus de soleil; 3° enfin que les gens élevés sur les terrains primitifs sont plus grands que ceux qui passent leur jeunesse sur les terrains calcaires.

Disons toutefois que ces conclusions de la science moderne sont exactement opposées à celles de la tradition!

La conclusion pratique, c'est que les familles où l'on est trop petit et où on veut inaugurer un type nouveau devront envoyer leurs enfants en nourrice et en pension dans les pays de grande altitude. Qu'il est bon de choisir les localités peu ensoleillées, c'est une vérité déjà acquise quand il s'agit des asperges. Enfin, il faut encore les faire vivre sur les terrains primitifs, ce qui d'ailleurs s'accorde bien avec la condition d'altitude. Une fois que les sujets sont arrivés à la taille voulue, on peut les ramener parmi le commun des mortels, il est probable qu'ils ne rapetisseront pas.

* * *

Il y aura deux fêtes à Québec l'été prochain, à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la vieille cité par Samuel de Champlain en 1608: d'abord, à la fin de juin, l'inauguration du monument Laval, dont nous parlions dans notre dernière chronique, et puis, vers la mi-août, grande célébration, à laquelle il pourrait bien manquer quelque chose?

Notre gouverneur-général, Lord Grey, veut faire de cette célébration une grandiose manifestation; ce qui est très bien. Mais certains gens semblent lui donner d'avance une tournure beaucoup trop anglaise. Il se trouve parfois, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, des amis qui sont encombrants. Ne l'est-on pas à notre endroit, en voulant transformer les Plaines d'Abraham et les Champs de Sainte-Foy en un Parc national qui porterait le nom d'Edouard VII? Pour ceux qui savent se souvenir, les noms d'autrefois demeurent. Le moyen d'honorer l'histoire et ses grands hommes ne consiste pas à commencer par les méconnaître. Dût mon profêt être isolé — mais il ne l'est pas — je l'enregistre quand même aussi respectueusement que possible. (1) Québec et ses souvenirs sont nôtres! Que nos compatriotes anglais s'unissent à nous pour glorifier Champlain, Montcalm et Lévis, et que nous honorions avec sincérité les grandes figures de Wolfe et de Murray, à la bonne heure. Mais sous prétexte de nous embrasser, qu'on ne nous étouffe pas. Les fêtes de Québec devraient être canadiennes avant d'être impérialistes.

* * *

On parle, pour cette célébration, d'une *procession historique* et d'un *pageant*, qui auront comme objet de magnifier nos héros de

(1) Ces lignes étaient écrites le 12 février. En même temps, des protestations analogues ont paru dans la *Vérité*, l'*Enseignement Primaire*, l'*Action Sociale*, la *Patrie* (sous la signature de Madeleine), dans le *Pionnier* et ailleurs. Tant mieux!

la fondation et des grandes batailles. Les sujets proposés par le comité d'Histoire et d'Archéologie de Québec sont les suivants.

Pour la procession historique :

1. — Jacques Cartier et les trois équipes de ses vaisseaux, avec fac-simile de la Grande Hermine, de la Petite Hermine et de l'Émérillon. 2. — Le Marquis de Tracy et sa suite, officiers, gardes, pages, avec escorte fournie par un détachement du régiment Carignan-Salières. 3. — Montcalm et Lévis, à la tête de leurs régiments : La Sarre, Languedoc, Béarn, Guyenne, et Royal-Roussillon, bataillons de milices canadiennes-françaises. 4. — Wolfe et Murray, à la tête de leurs régiments, Amherst, Anstruther, Lascelles, Kennedy, Bragg, Otway, Grenadiers de Louisbourg, Highlanders et Royal american. 5. — Salaberry et les 300 Voltigeurs de Châteauguay. 6. — Neuf chars allégoriques, représentant les neuf provinces fédérées du Dominion : Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince-Édouard, Manitoba, Colombie Anglaise, Saskatchewan et Alberta.

Pour le Pageant (mot anglais qui signifie triomphe ou pompe) :

1. — Jacques Cartier à la Cour de François 1er rendant compte de la découverte du Canada. (Voyage de 1535). 2. — Champlain de retour à Québec — 1633. 3. — Dollard et ses compagnons au Long Sault. 4. — Frontenac recevant le parlementaire de Phips au Château Saint-Louis. 5. — Mademoiselle de Verchères et les Iroquois. 6. — Guy Carleton repoussant l'assaut de Québec par Montgomery dans la nuit du 31 décembre 1775.

On a proposé aussi une " fête navale " : *Champlain sur son vaisseau le Don de Dieu débarquant à Québec*, et une " scène militaire " : *Bombardement de Québec, la nuit du 23 juillet 1759*.

* * *

Au sujet du futur Parc National, son Excellence Mgr le Délégué Apostolique a écrit à Lord Grey une lettre qui n'a pas manqué d'être remarquée. " Le parc proposé — écrit Mgr Sbarretti — enseignera aux Canadiens de toutes races et de toutes nationalités qu'ils ont des droits et des devoirs égaux. . . . Orné par la statue d'un ange, tendant les bras vers l'Europe, il dira aux nouveaux arrivés que ce pays est un pays de paix, de liberté et de prospérité. . . . Les événements que ces champs de bataille rappellent ont encore ce sens profond que, dans les desseins providentiels, ils étaient destinés à *préparer* la protection de notre Eglise contre la persécution et la tyrannie d'opresseurs anciens et nouveaux, et le maintien de ses droits sacrés à l'ombre bien-faisante du drapeau anglais."

Le mot *préparer*, que nous avons souligné, est particulièrement bien choisi. L'ombre du drapeau anglais, en effet, n'est devenue

bienfaisante complètement pour les fils de race française au Canada qu'après certaines luttes et certains combats parlementaires qu'il ne convient pas d'oublier. Les Plaines d'Abraham et les Champs de Sainte-Foy ont *préparé*, et encore d'assez loin, la protection de notre Eglise; à coup sûr, ils ne l'ont pas immédiatement donnée. C'est pourquoi il serait si à propos pour les Canadiens-français de rappeler pratiquement, à tous ceux que cela intéresse, que c'est l'anniversaire de 1608, plutôt que celui de 1759, que nous voulons célébrer à Québec en 1908.

* * *

Du reste, que l'on chante aussi les héros des grandes batailles, mais à leur place et au second rang, cela est dans l'ordre, comme aussi l'idée est belle assurément de consacrer à l'histoire, en les lui réservant, les Plaines d'Abraham et les Champs de Sainte-Foy. Mais pourquoi changer leur nom? La gloire de Wolfe ou celle de Murray en seront-elles mieux honorées, et celles de Montcalm et de Lévis n'en seront-elles pas un peu diminuées?

Un descendant de Murray, qui signe Osborne-Wolfe Murray écrit à *La Presse* (29 déc. 1907) que son grand-père, notre héros, l'adversaire de Lévis à Sainte-Foy, était d'origine française. Son ancêtre, qui passa en Ecosse vers 1400, s'appelait Jean de Morrest. Les Murray portent maintenant le nom de Wolfe, en souvenir du vainqueur de Montcalm, qui l'avait demandé à son ami le brigadier Murray, au moment de mourir. Ainsi Murray avait du sang français? On comprend mieux qu'il ait été toujours sympathique aux Canadiens et qu'il ait plaidé leur cause!

* * *

A propos de l'*Action Sociale*, le nouveau journal de Québec, je trouve dans le *Rosaire* (livraison de février) deux alinéas sur le journalisme en notre pays qui paraissent fort au point. Je les veux transcrire ici pour l'information de tous ceux qui imaginent qu'en fait il n'y a qu'un moyen de travailler au bien.

Assurément on peut faire beaucoup pour assainir les grands journaux voués au service d'intérêts profanes, ou publics ou privés, et il faut être reconnaissant à ceux qui y emploient leur zèle et leur influence. Mais il est inutile, impossible même de compter sur eux pour un apostolat qui parfois leur serait un embarras, et que souvent ils discréditeraient sans le vouloir. Ce que l'apôtre disait à son disciple, "que l'homme qui veut se vouer au service de Dieu et de la vérité divine doit se dégager de tout

intérêt du siècle", est vrai de l'apostolat du journal comme de celui de la chaire. Le journal qui est au service d'autres intérêts ne dira pas volontiers aux catholiques tout ce qu'ils doivent apprendre, et quand ils le doivent apprendre. Poussât-il le désintéressement et l'héroïsme jusqu'à fournir lui-même les informations qui pourraient desservir les intérêts auxquels il est inféodé et qu'il a mission de défendre avant tout, il serait odieux aux uns, suspect aux autres, sans autorité et sans crédit auprès du grand nombre des lecteurs.

Il faut bien reconnaître que si dans notre pays on n'a pas toujours mis suffisamment de religion dans la politique, bien des gens mettent beaucoup trop partout la politique, ou l'esprit de coterie qu'ils appellent de ce nom, jusque dans la religion, — les journaux plus que qui que ce soit. Il est temps, si l'on ne veut pas perdre tout à fait le bon sens du peuple, et mettre dans son esprit la vérité religieuse sur le pied des vulgaires intérêts qui se disputent sa faveur, qu'on réagisse contre cette manie aussi immorale qu'elle est déraisonnable. Ce sera l'un des premiers bienfaits d'un grand journal placé au-dessus de toutes les coteries et de tous les intérêts vulgaires, qui saura s'inspirer toujours et en toute parole de la seule vérité sociale et catholique.

* * *

L'accueil que l'on fait à la *Revue canadienne*, dont nous avons raconté la récente transformation, est aussi fort encourageant. Le rédacteur de la *Semaine religieuse* de Québec, avec la plus entière bonne foi, lui a même donné des années qu'elle n'a pas. C'est en 1864 que la *Revue* est née, et si elle a bien 53 volumes à son actif — les dernières années ayant publié 2 et même 3 volumes — elle n'a pas 53, mais bien 43 ans. Mais ce n'est là évidemment qu'un détail. Ce qui a dû flatter ces Messieurs de la Rédaction à la *Revue*, ce sont des paroles comme celles-ci :

"Nous sommes content — dit la *Semaine* de Québec — de voir la *Revue Canadienne*, qui est une sorte d'œuvre nationale, assurée de se maintenir à travers les âges, et surtout de rester fidèle à nos meilleures traditions. Elle aurait bien pu, en effet, un jour ou l'autre, tomber en des mains suspectes, et devenir, sous une direction équivoque et même mauvaise, un sujet de chagrin et de ruine. Dieu merci, ce malheur n'est plus à craindre. Et la *Revue*, attachée désormais à la fortune de l'Université Laval de Montréal, vivra de beaux jours, dans sa jeunesse renouvelée, et rendra encore de beaux services à la religion et au pays. Nous en faisons le souhait bien sincère."

* * *

Le fait est aussi que la *Revue canadienne*, dès ses premières livraisons, paraît ne rien épargner pour assurer à ses lecteurs — augmentés en quelques semaines de quatre à cinq cents — des articles inédits et variés. La tenue générale, a-t-on dit, est un peu sévère. C'est vrai. Mais il est difficile du premier coup de trouver des articles gais qui restent dans le ton voulu.

Je ne résiste pas à la tentation de donner aux lecteurs du *Propagateur* — est-ce après tout une indiscretion bien coupable? — le sommaire de la *Revue* de février, je ne fais qu'énumérer: Une étude sur la *Circoncision de Notre Seigneur*, par un érudit en Ecriture Sainte, M. Victor Many, de Saint-Sulpice; un long article, par endroits assez piquant, et fort bien fait, sur le regretté M. *Joseph-Israël Tarte*, par M. Antonio Perreault, avocat; un autre article, sur *Lord Calvin*, un savant anglais qui vient de mourir, par M. Jean Flahaut, de l'Ecole de Pharmacie Laval; quelques notions, très curieuses, sur les *Pieds-Noirs* de l'Ouest, par M. le Juge L. A. Prud'homme; une poésie de M. Joseph-Marie Melançon; une page de dictionnaire historique: *Louis Riel*, par le Père Morice, O.M.I.; un récit très vivant des malheurs de *Maximilien et de Charlotte* au Mexique, par M. Emile-Berehman Gauvreau, de Washington; et enfin une spirituelle *Chronique de Québec* de M. Ernest Gagnon et l'*A travers les faits et les œuvres* de M. Thomas Chapais.

* * *

Une loi qui fait parler d'elle, et dans le bon sens naturellement, c'est la loi Lemieux. On se rappelle comment, en vertu de cette loi, l'été dernier, Mgr l'archevêque Bruchési et MM. Stephens et Ainey ont réussi à enrayer un conflit entre les armateurs et les débardeurs de notre port de Montréal qui menaçait de causer des torts très sérieux. Du reste, presque partout où elle a fonctionné, la loi Lemieux a produit de bons effets. On l'a remarqué à l'étranger, et, tout récemment, le Dr Eliot, président de l'Université d'Harvard, en faisant le sujet d'une conférence, devant le *Twentieth Century Club* de Boston, qui a eu du retentissement.

Ce que M. le Président semble admirer le plus dans la loi canadienne c'est que, à la fin de l'enquête, ni l'une ni l'autre des parties en cause n'est contrainte d'accepter la décision de la commission de conciliation. En effet, cela étonne de prime abord, mais rien de mieux cependant pour convaincre les hommes que de les obliger à réfléchir et à prendre conseil en les laissant libres de juger ensuite. De fait, paraît-il, dans presque tous les cas soumis à l'arbitrage selon la loi Lemieux, les parties intéressées se sont rendues — librement — à la solution proposée par les arbitres.

Je ne sais pas si on y a pensé, mais cette solution-là, c'est la solution chrétienne, qui, elle aussi, en morale sociale, ne violente personne, mais persuade doucement au nom des plus chers intérêts de la société et des individus.

* * *

Devant un auditoire presque exclusivement anglais — les Y. M. C. A. — l'honorable président du Sénat, M. Dandurand, a donné à Montréal, vers la mi-janvier, une conférence en anglais qui était bien, sous certain rapport, un acte de courage. A la jeune anglaise qui l'écoutait, M. le sénateur a proposé trois idéals : la concorde entre les races au Canada, le souci de l'intérêt public et l'amour de la paix avec nos voisins de l'Amérique. Nous vivons en paix avec les Etats-Unis, depuis 1814 ; c'est un bienfait qu'il faut apprécier. Notre pays ne grandira vraiment que dans la mesure où les citoyens bien pensants ne laisseront pas la gouverne de la chose publique aux seuls brasseurs d'affaires. Et d'abord, ce fut le premier point et le plus important peut-être de son discours, M. le sénateur n'estime la concorde entre Anglais et Français possible et féconde chez nous, que si nos compatriotes de langue différente apprennent à nous connaître avant de nous juger, que s'ils se souviennent que sans nous le Canada serait depuis longtemps possession américaine, et que si, enfin, ces excellents Anglais veulent bien ne pas oublier que nous, les Canadiens français, nous n'avons qu'un idéal canadien, tandis qu'eux, les Anglais, voient toujours les choses au double point de vue britannique et canadien. Ce sont là des idées sérieuses et profondes. C'est un fier langage devant un auditoire anglais. Mais ce langage, il est juste. Il fait honneur à celui qui l'a tenu et à ceux qui l'ont écouté et applaudi. Cela vaut mieux assurément que de prétendre, comme le faisait certain Ministre à Québec, l'autre jour, que les soldats de Wolfe et de Murray "ont versé leur sang pour nous donner l'admirable constitution qui nous régit," ce qui, à tout prendre, est une erreur doublée d'une sottise.

* * *

M. le Dr Rottot, depuis de longues années doyen de la Faculté de Médecine à l'Université Laval de Montréal, et qui est plus qu'octogénaire, vient de prendre sa retraite, et M. le Dr E.-P. La-

chapellet a été choisi comme doyen. C'est un événement dans le monde de l'enseignement supérieur qui mérite d'être noté. L'idée ne me serait peut-être pas venue d'en parler pourtant, si je n'avais recueilli, dans un de nos quotidiens, une appréciation de la carrière du bon Dr Rottot, signée par un de ses anciens élèves, J. F. L., qui vaut d'être conservée et méditée par tous les médecins chrétiens et par leurs amis. Voici ce que J. F. L. dit du vénérable praticien.

J'ai toujours pensé, en le voyant, au bon Dr. Potain et je m'imagine qu'il devait être comme son Sosie. Il me semble encore entendre le Dr Rottot dans ces magistrales éloquentes, dépourvues de tout appareil scientifique, exemptes de mots barbares et capables de faire sursauter le jeune étudiant en le terrorisant pour l'avenir, intéresser son auditoire par ce raisonnement serré, sans artifices, et absolument personnel, tenant un étudiant sur la brèche et le laissant à bout de force, ou mieux, de raisonnement, pour continuer à développer une de ces théories qui lui étaient chères, comme l'inflammation par exemple, et nous l'étaler avec une majesté, une clarté, digne du sujet important qu'il traitait.

Nous avons tous reçu du Dr Rottot quelques leçons et pour ma part je me souviens avoir appris, de lui, le dosage de la morphine, pour le restant de mes jours. Cependant, s'il nous acculait parfois au pied du mur, s'il rectifiait nos jugements souvent erronés et grossièrement faux, jamais il n'était méchant et il n'allait jamais plus loin que l'ironie. Aussitôt fini, aussitôt oublié ! Cet homme qui devait tout à l'expérience, avait pitié de notre jeunesse, nous étions des pygmées qu'il tenait dans ses doigts, et qu'il ne voulait pas meurtrir. Sa bonté était aussi grande que sa science, sa sagesse aussi bienveillante que son cœur. Aussi je le répète, nous l'aimions et je suis bien persuadé, qu'en me lisant, ses anciens élèves d'ront que je suis encore au dessous de la vérité.

Son nom restera comme médecin, et on le citera en exemple à la jeunesse étudiante.

S'il se rendait au château d'un magnat, au palais archiepiscopal, à la résidence d'un premier ministre, il entraînait également dans le plus petit bouge de ce faubourg Québec, où il a passé sa vie toute entière, sans ostentation. La médecine avait revêtu pour lui son vrai caractère, celui du sacerdoce. Le devoir l'appelait sans distinction et il en était l'esclave. Aussi que de bienfaits n'a-t-il pas semés sur sa route et quelle mémoire il laissera chez ses compatriotes pour lesquels il s'est tant dévoué, en leur donnant toute sa féconde existence, sa science et bien souvent encore, par dessus le marché, son argent.

* * *

Tous les savants, en prenant le mot dans son sens général, ne font pas ainsi de leur vie un apostolat chrétien autant que scientifique. Il en est au contraire, et ils sont nombreux hélas, qui ont constamment en vue, on le dirait, de battre en brèche les données de la Bible et de l'Eglise. Tel ce professeur McBride, qui, selon qu'il enseignait dans une conférence récente au McGill, veut absolument que l'homme descende du singe ? M. Arthur Dan-

sereau, le journaliste bien connu, lui a servi dans *La Presse* (5 février) un premier-Montréal, qui n'est pas loin d'être un éreintement en règle. Il vaut d'être cité, au moins partiellement.

Hugsley, après avoir prétendu établir l'uniformité complète dans le squelette, les viscères et le cerveau de l'homme et du singe, prétendant même avoir trouvé le lien qui manque entre l'un et l'autre, est obligé d'avouer qu'il ne trouve pas la passerelle entre l'homme et le singe. C'est lui-même qui dit : Ces divergences de sentier mènent à un gouffre. Rien ne peut faire franchir ce gouffre. Nous disons ces choses en passant, parce que nous voulons barrer le chemin à un faux enseignement.

Darwin admet la création par Dieu. Le professeur McBride aussi, puisqu'il ne procède que sur l'évolution de l'animal créé, provenant d'un germe unique qui contenait toutes les variétés connues. Comment ces variétés ne se sont pas mêlées et que chaque espèce, sortie du germe primitif, soit restée dans son espèce, c'est un mystère plus profond que celui de la création même de l'homme. Mélangez tous les caractères préexistants pour en extraire un résidu ; vous n'en retirerez pas un caractère nouveau. Cependant, tout est nouveau dans l'homme comparé à l'animal. Comment le hasard aurait-il pu produire une espèce nouvelle, alors que, depuis les temps les plus reculés, il ne s'en produit aucune autre, ou supérieure ou inférieure ? Comment supposer que le hasard a pu s'adonner à former en même temps non pas un, mais deux individus de sexe différent ?

Le professeur McBride doit savoir que l'animal est, par lui-même, un corps social composé de cellules indépendantes les unes des autres. Prenons nos muscles, nos nerfs, nos organes, notre sang : que sommes-nous, si ce n'est un assemblage de petits corps, étrangers les uns aux autres, mais retenus entre eux par la solidarité du cerveau. La cellule primitive, une seule, est le commencement de l'existence ; elle se propage et finit par former l'être. Tout est mouvement et vie dans chaque particule de notre corps. Nous ne vivons que parce que le moindre point de notre organisme se renouvelle constamment par la reproduction des cellules. Chaque cellule, imperceptible à l'œil, est un être complet par lui-même. Elle se multiplie en donnant la vie à une semblable et ainsi de suite. Il y a en nous toute une multitude d'êtres actifs qui se reproduisent sans cesse. Le même phénomène se répète pour les autres animaux, ainsi que pour les plantes. Tout est cellule et tout se conserve par la reproduction constante des cellules. Darwin a feint d'ignorer cette particularité lorsqu'il a voulu nous faire descendre du singe, en nous attribuant toute la constitution physiologique des organes trouvés dans la race simienne. Il ignorait, et le professeur McBride aussi semble l'ignorer, que chaque cellule constitue une individualité physiologique douée de sa propre autonomie. Elle agit en nous indépendamment de nous-mêmes et de ses plus proches voisins anatomiques. Or, la cellule de l'homme diffère essentiellement de toutes les autres cellules. Elle est tellement complexe que ni celles des végétaux, ni celles des autres animaux ne peuvent y être comparées. La citologie, ou science de la cellule, s'empare de tout ce terrain scientifique. On l'étudie facilement par le microscope et les colorations.

* * *

Mgr Emard a commencé, dans le *Bulletin Paroissial* de Valleyfield, avec la livraison de février, la publication de *Réminiscences* fort intéressantes. Le 2 février 1878, et — quinze ans plus tard, le 2 février 1893, le jeune abbé d'abord, puis le jeune

évêque, se trouvait à Rome aux pieds de Pie IX et aux pieds de Léon XIII. Et les détails de ces moments solennels, vus dans le recue de quinze autres années, paraîtront à tous les lecteurs de Mgr l'évêque de Valleyfield des plus attrayants.

Monseigneur rappelle qu'en 1893, au Collège canadien, il y avait parmi les étudiants Mgr Brumault, M. l'abbé Arcand, le nouveau supérieur de Trois-Rivières. Quatre autres confrères étaient là, qui sont aujourd'hui supérieurs de leur maison: M. l'abbé Lapointe, de Chicoutimi; M. l'abbé Lefebvre, de Sherbrooke; M. l'abbé Lachance, de Lévis, et M. l'abbé Jasmin, de Sainte-Thérèse. Et tout juste, à l'occasion des fêtes du Jubilé de Léon XIII (50 ans d'épiscopat), M. Palin d'Abonville, notre supérieur, eut à sa table — le 2 mars — avec tous les Seigneurs canadiens présents à Rome, (1) trois cardinaux: l'Em. cardinal Richard, de Paris, successeur de saint Denis, l'Em. cardinal Vaughan, de Westminster, successeur de saint Anselme et l'Em. cardinal Logue, d'Armagh, successeur de saint Patrice. Ah! ce fut une belle fête!

* * *

Du 1er novembre 1906 au 1er novembre 1907, sait-on combien de pèlerins sont allés au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré? Les rapports publiés donnent 158,354 par chemin de fer de Québec à Sainte-Anne, et 31,877 par bateaux. Si on ajoute 3,000 environ venus par voiture ou à pieds — il y en a encore qui font le pèlerinage ainsi à l'antique! — cela donne un grand total de 193,231: le plus fort chiffre qu'on ait jamais atteint.

* * *

Je tiens à signaler — et regrette de ne pouvoir faire que cela — la *Lettre à un Etudiant en Ecriture Sainte* (édition canadienne), que le Père Hage vient de faire paraître à Québec. L'œuvre est du maître-général des Dominicains lui-même le Révérendissime Père Cormier. C'est dire d'un mot toute l'autorité et toute la valeur de cette brochure d'apparence modeste. Le successeur de saint Dominique, le frère des Thomas d'Aquin, des Vincent Ferrer, des Antonin et des Lacordaire n'a pas besoin qu'on le présente.

(1) Mgr Bégin, Mgr Lafèche, Mgr Dowling, Mgr McDonald (Prince-Edouard) et Mgr Emard, Mgr Chapelle, de Santa-Fé, Mgr Goesbriand, de Burlington, et Mgr Lagrange, de Chartres étaient aussi présents.

Un tout petit volume aussi, du Rév. Père Dagnaud, des Eudistes, *La Pratique de la Communion*, serait bien à sa place dans les mains de nos jeunes gens, qui veulent être pieux d'une façon éclairée — ou qui veulent s'éclairer en restant pieux.

* * *

Et nos morts s'en vont toujours! Le départ, ce mois-ci, pour le mystérieux séjour vers lequel la foi seule permet d'aller sans crainte, a été chargé. En voici la liste.

M. l'abbé François Reid, curé de Rigaud, décédé le 20 janvier, à 56 ans;

M. l'abbé C.-E. Milette, curé de Magog, décédé le 8 février, à 56 ans;

M. l'abbé Edmond Paradis, professeur au Séminaire de Québec décédé le 8 février, à 51 ans;

M. l'abbé J.-M. Rioux, ancien curé de Buckland et de Saint-Flavien, décédé le 20 janvier, à 76 ans;

M. l'abbé Georges Côté, ancien curé de Sainte-Croix (Lotbinière), décédé le 26 janvier, à Québec, à 62 ans;

M. l'abbé C.-François Cloutier, aumônier de l'Hôtel-Dieu à Québec, décédé le 2 février, à 77 ans;

M. l'abbé Charles Galerneau, ancien curé de Saint-Pacôme, décédé accidentellement le 4 février, à 77 ans;

Le Rév. P. J.-M. Conan, des Eudistes, curé à Clark-City, décédé le 18 janvier, accidentellement, en traversant aux Sept-Iles.

MM. Milette, Rioux, Galerneau et le Père Conan sont morts *subitement*, les deux derniers par suite d'un accident !

In quâ hora non putatis, filius hominis veniet. . . .

L'abbé Elie J. Auclair



Le Canada



Ecclesiastique

==== Pour 1908 ====

Appréciations :

Montréal, le 18 février 1908

MM CADIEUX & DEROME, libraires-éditeurs,

18 et 20, rue Notre-Dame Ouest,

Montréal.

Messieurs,

Je vous remercie de l'envoi gracieux de votre "Canada ecclésiastique" pour 1908. De l'aveu de tous ceux qui l'ont parcouru, votre nouveau volume complète admirablement la collection en cours. Les renseignements si précis et si nombreux que vous nous y donnez sur la vie ecclésiastique et son "mouvement" annuel, les informations de diverse nature que vous ajoutez sur tant de sujets qui nous intéressent, les vues ou photogravures si réussies dont vous enrichissez votre volume, tout le rend pratique et, si l'on peut ainsi dire, vivant.

Chaque membre du clergé, séculier ou régulier, les supérieurs et supérieures de communautés, et tous ceux qui ont à traiter avec les prêtres et les religieux devraient avoir sous la main ce joli volume, que, pour ma part, je trouve indispensable et garde en permanence sur ma table de travail.

Les recherches que vous êtes obligés de faire pour dresser un pareil tableau de l'état de l'Eglise catholique dans notre Dominion méritent autre chose qu'un modeste revenu commercial. J'ai confiance, Messieurs, que cette bonne action — car c'en est une — que vous accomplissez tous les ans, au

prix, j'en suis sûr, de patients et parfois d'ingrats labeurs, Dieu saura un jour la récompenser, lui qui, suivant le texte sacré, règle tout avec nombre, poids et mesure.

Avec mes sincères félicitations, acceptez, Messieurs, tous mes vœux de bon succès.

† PAUL, arch. de Montréal.

Rimouski, le 10 février 1908.

Messieurs,

Vous avez eu la gracieuse bienveillance de m'adresser un exemplaire de votre nouvel Almanach du Clergé Canadien pour l'année 1908. Je vous prie d'agréer mes remerciements empressés. Je vous dois aussi de sincères félicitations pour le zèle, le dévouement et le succès avec lesquels vous vous appliquez, au prix de grands sacrifices et de laborieuses recherches, à préparer ce livre d'autant plus intéressant et plus utile tout à la fois, qu'il est rempli chaque année d'informations plus abondantes et de renseignements plus précis et plus complets — sur l'état des progrès de la sainte Église en notre cher Canada — Je suis heureux de former encore des vœux ardents pour le bien et la prospérité toujours croissante de cette œuvre excellente, entreprise par votre initiative et poursuivie sous vos soins.

Avec haute considération, je demeure respectueusement, Messieurs,

Votre dévoué serviteur,

† ANDRÉ-ALBERT, évêque de Saint-Germain de Rimouski.

A Messieurs CADIEUX et DEROME, libraires — à Montréal.

Feb. 18th, 1908.

Messrs. CADIEUX & DEROME,

Gentlemen:

Accept my thanks for your kindness in sending a copy of "Le Canada Ecclésiastique" for the present year. In looking over its contents I observe that the present year's publication is very complete, and contains information regarding religious matters very useful for all Catholics.

I remain, yours truly,

† R. A. O'CONNOR,

Bp. of Peterborough.

L'Évêque de Chicoutimi s'empresse de remercier cordialement MM. Cadieux et Derome pour l'envoi gracieux du *Canada ecclésiastique* de 1908, de les en féliciter chaleureusement, comme ils le méritent et de leur souhaiter succès.

Evêché de Chicoutimi 10 février 1908.

Les Trois-Rivières 8 février 1908.

Messieurs CADIEUX & DEROME, libraires.

Messieurs,

Je vous remercie de m'avoir envoyé le "Canada Ecclésiastique" pour 1908. Cet almanach si bien fait, et qui se développe chaque année, nous rend de grands services.

Merci également du tableau plein d'intérêt du mouvement de notre population catholique de 1881 à 1901.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre humble serviteur,

† F. X. Ev. des Trois-Rivières.

Joliette, 4 février 1908.

Messieurs,

J'ai reçu "Le Canada ecclésiastique" pour 1908. Agréer, avec mes remerciements, mes bien vives félicitations. Votre publication, qui remonte à 22 ans déjà, est très intéressante.

C'est une véritable histoire de l'Église catholique au Canada. On y trouve de précieux renseignements sur la hiérarchie, le clergé séculier et régulier, les développements de nos œuvres de charité et d'éducation, la formation des diocèses et des paroisses, sur les communautés religieuses d'hommes et de femmes : leur but, le nombre de leurs membres, la nature des institutions qu'elles dirigent.

Vous avez donc bien mérité de notre sainte religion et je forme des vœux pour que vous puissiez poursuivre une œuvre si éminemment utile.

Votre tout dévoué,

† JOSEPH-ALFRED, évêque de Joliette.

Saint-Hyacinthe, le 8 février 1908.

Maison CADIEUX & DEROME, Montréal.

Messieurs,

Je viens de recevoir "Le Canada Ecclésiastique", année 1908, que vous avez eu la bonté de m'adresser et je me hâte de vous apporter mes plus sincères remerciements.

Cette hâte même, me semble-t-il, est la meilleure manière de vous dire combien j'apprécie votre bel annuaire. C'est que j'y trouve toujours, et, grâce à l'ordre que vous y mettez, facilement et promptement, tous les renseignements dont j'ai besoin chaque jour pour me tenir au courant de la vie de l'Eglise au Canada. Les nombreuses gravures, que vous ajoutez au texte, font encore de votre publication une galerie ecclésiastique de tout premier choix. Permettez-moi d'ajouter que ce livre a b'en aussi son éloquence : le tableau que vous donnez, par exemple, aux pages 306 et suivantes, chante plus haut que toutes les paroles l'admirable énergie de notre race, avec sa foi et ses vertus profondément chrétiennes. C'est la meilleure réponse à opposer aux détracteurs de notre nationalité.

Je suis donc vraiment heureux de vous offrir, avec mes remerciements, mes plus hautes félicitations, et de bénir vos efforts pour rendre de plus en plus parfaite cette petite encyclopédie canadienne.

Veillez agréer, Messieurs, avec l'expression de mes sentiments les plus distingués, l'assurance de mon entier dévouement en N. S.

† A.-X., Ev. de Saint-Hyacinthe.



Le Blé qui lève

LE MORNE DIMANCHE

Les livres de M. René Bazin ne sont pas assez connus. Dans nos familles, nos jeunes gens et nos jeunes filles que veulent lire — et ils sont légion! — nous disent parfois, lorsque nous les mettons en garde contre les lectures dangereuses ou simplement douteuses: "Que voulez-vous, les *bons* auteurs sont si tristes, ils m'ennuient!" Entendons-nous. Il y a des conteurs pieux qui n'ont, c'est vrai, que le mérite de la bonne intention; mais il y en a d'autres! Prenez le livre de l'abbé Bethléem, *Romans à lire et à proscrire*, et guidez-vous d'après ses conseils. Du reste, vous ne trouverez jamais mieux, au point de vue de la *forme* et au point de vue de l'*esprit*, qu'un livre de M. Bazin.

Le *Propagateur* veut mettre aujourd'hui sous les yeux de ses lecteurs et de ses lectrices une bonne page, aussi bien écrite sans aucun doute, mais moins *troublante*, que les meilleures de M. Paul Bourget, et qui est précisément de la plume de M. René Bazin. C'est la première partie du chapitre sixième.

Nous jouissons, au Canada, du charme reposant que constitue un dimanche chrétien. Peut-être n'apprécions-nous pas à sa valeur — à sa juste valeur sociale — le bienfait qu'assure l'observance de nos dimanches selon les catholiques habitudes de nos ancêtres. En lisant, sous la plume de M. René Bazin, ce qu'est là-bas, au pays qu'il décrit de façon si vivante, le *morne dimanche* de ceux qui ne pratiquent plus, nous sentirons mieux combien nous devons être reconnaissants à la Providence qui nous a fait naître fils d'un peuple de foi, et combien nous devons tenir à garder toujours nos pratiques et nos traditions, pour le bonheur de notre éternité sans doute, mais aussi pour le bonheur de nos vies d'ici-bas.

On a beau dire, la seule solution possible à tous les conflits sociaux, c'est la solution chrétienne. Celle-là seule est morale et combat les mauvaises tendances de la nature viciée. M. Bazin ne le dit peut-être pas explicitement, mais il le fait *sentir* profondément.

E. A.

Pâques avait été tardif. On était au 22 avril, et les cloches sonnaient la grand'messe du dimanche de Quasimodo. Depuis huit jours, le Carême était fini. Qui l'avait observé? Le sacristain, Padovan, ancien élué du canal du Nivernais, impotent, ventru, tirait la corde, dans le transept de gauche, en considérant les six vases de porcelaine qu'il venait d'aligner sur l'autel, et d'où s'élevaient six palmes d'or avec des roses d'or; il observait qu'il avait tourné une des palmes à l'envers, et il levait l'épaule, plus haut qu'il n'eût fallu, en laissant filer la corde de la cloche, murmurant contre lui-même:

— Imbécile, pour une fois que tu les tires de l'armoire, ne pas les mettre le ventre en avant!... Vont-ils venir aujourd'hui, les

paroissiens de monsieur le curé? Le jour de Pâques, j'en ai compté quatre-vingt-douze. Oui, et de fameux mécréants parmi eux! Ils viennent à Pâques, à la Toussaint et aux enterrements. Mais un jour de Quasimodo! Ah! monsieur le Curé- peut bien retarder sa messe, et me laisser sonner... Je le vois qui me fait signe: hardi, Padovan!... A quoi ça sert? Il y en a sept dans l'église... "Pauvre curé de Fonteneilles, va!"

L'enfant de chœur boutonnait lentement, dans la sacristie, sa soutanelle rouge; l'abbé Roubiaux revêtait ses ornements; la flamme des cierges montait dans le jour, et on l'eût aperçue à peine, si le vent, glissant par les fentes des vitraux, par les portes, par les trous de la voûte, n'eût couché ces pinceaux de lumière jaune, et alors, tout au bout, un petit tourbillon de fumée indiquait la présence et la vie du feu. "Bonnes gens, disaient les cloches, le Christ est ressuscité! Il a souffert, il est remonté à la vie; faites comme lui; venez, les méprisés, les petits, les malheureux, c'est-à-dire tout le monde, et reprenez la vie nouvelle sur laquelle aucune mort ne prévaudra plus! Venez! J'ai appelé vos pères et ils sont venus! Je vous appelle!" Dans la tour aux voûtes écrasées, bloc de maçonnerie qu'éclairaient à l'orient les trois vitraux du chœur; dans ce morceau conservé d'une église plus vaste, à laquelle on avait enlevé la nef, le son des cloches se heurtait en échos confondus comme des fumées qui se pénètrent, et mêlent leurs volutes, et montent ensemble, et luttent doucement. Elles répandaient au dehors leur appel, et là, sans lutte, dans le grand ciel ouvert, les belles ondes de musique s'envolaient; elles se dénouaient en écharpes sonores, au-dessus des maisons, au-dessus des herbes, des bois à demi vêtus, des eaux qui recevaient leurs mots clairs, et qui frissonnaient jusqu'aux profondeurs. Mais les hommes ne venaient pas.

Quand le curé sortit de la sacristie et monta à l'autel, il y avait, pour toute assistance, quatre femmes, un enfant, — le petit Elie Gombaud, le fils de l'éclusier socialiste, — le père Dixneuf, ancien sergent de zouaves, Michel de Meximieu, son valet de chambre, et le sacristain Padovan, sac à vin, corne sacrée, qui chantait: "*Quasi modo geniti infantes, alleluia, rationabile, sine dolo lac concupiscite, alleluia, alleluia, alleluia.*"

Où étaient ceux qui ne chantaient pas l'alleluia? Quelques-uns travaillaient, comme si leur fatigue des six jours n'était pas appelée aux vacances divines du septième; ils cassaient les mottes d'un champ; ils rabotaient sur l'établi ou faisaient rougir le

cercle de fer d'une roue de charrette. D'autres, bien plus nombreux, entraient déjà dans les auberges, soit dans celles du village, soit dans celles des villages voisins, et ils buvaient de mauvais alcool qui rongeaient leurs veines, et ils échangeaient des propos où aucune joie vraie et saine ne se développait, plaintes, menaces, commérages, plaisanteries qui suaient la haine, la bassesse ou la lubricité. D'autres, inoccupés, assis dans leur maison, devant le feu, attendaient que l'heure fût venue de manger, de sortir, quand le père ou le maître rentrerait et d'aller, comme lui, boire. Les jeunes filles s'habillaient pour le bal, et lissaient leurs cheveux ou les frisaient, et, pensant aux galanteries des dimanches passés, se plaisaient au trouble que le souvenir éveillait en elles. L'instituteur, secrétaire de la mairie, essayait d'évaluer, pour la statistique officielle, le nombre des oies, poules, canards, pores, dindons de la contrée, et il en faisait agréablement varier le chiffre, en consultant les colonnes des années précédentes, diminuant ou augmentant, avec un sourire amusé, la richesse animale de la commune. Un domestique de ferme, ancien mineur venu du Calvados, brouillé avec son père qui lui reprochait d'être trop dépensier, disait, à cette heure même, au fermier de Semelin son patron : "Donnez-moi vingt-cinq francs; j'ai besoin d'aller acheter des bottes à Saint-Saulge." Et il se mettait en route, résolu à ne pas acheter de bottes et à dépenser vingt-cinq francs. C'était la quatrième paire de bottes qu'il achetait de la sorte, depuis le commencement de l'année. Quatre jeunes hommes, portant un carret et des lignes, partaient pour aller pêcher en contrebande dans l'étang; un éclusier, las d'avoir ouvert cinq fois l'écluse, en cette nuit du samedi au dimanche, à des bateaux berrichons qui remontaient par le canal du Nivernais, ronflait dans les draps du lit défait, tandis que la mère, épuisée par la fièvre, exsangue, usée par la misère d'une vie sans trêve et sans nul espoir, habitait, lavait et bourrait, dans la chambre moite d'une buée d'air trop respirée, cinq enfants qui criaient. D'autres partaient à bicyclette pour voir les femmes. Toute cette population, désœuvrée pour un jour, cherchait à s'évader de sa condition ordinaire, et, ne pouvant y réussir que très peu, elle enviait la richesse comme une puissance souveraine, celle des bois, celle des châteaux, celle qu'on peint dans les feuilletons, celle que racontent les livres. La comparaison s'exaspérait dans la solitude et dans les conversations. Le fond de la bête humaine, orgueilleuse et violente, se trahissait dans des mots, des gestes, des regards. On haïssait partout, plus

ou moins. Le passant inconnu que eût traversé le bourg en ce moment aurait été haï; des noms de légende étaient prononcés, et salués de malédictions et de mépris: les seigneurs, Louis XIV, Rothschild, les exploitants, l'État aussi, qui paye mal, et qu'on commençait à vouloir remplacer par un autre État, qui paierait mieux pour moins de travail, et, s'il se pouvait, qui paierait la vie, les aises, les plaisirs, dans le bourg, dans le département, partout, sans que personne fût obligé de travailler. Des filles laides songeaient qu'avec un chapeau de trente francs elles eussent été jolies. Le rêve impossible et grossier abrutissait des âmes dont beaucoup eussent été fières et fortes, si on les eût élevées.

C'était le dimanche rural, chef-d'œuvre de l'ennui quand la prière a disparu.

Le curé disait la messe, et il éprouvait une souffrance indicible, en devinant la solitude derrière lui, autour de lui, partout: solitude de l'église vide de fidèles; solitude des âmes vides de la grâce de Dieu. Et c'était un morceau de France!

Quand la messe fut finie, l'abbé Roubiaux était si pâle que la vieille Perrine, la dernière fileuse du bourg, le voyant rentrer dans la sacristie, chancelant, les yeux baissés, dit à demi-voix:

— On nous a envoyé un curé qui est comme ma laine; il ne se tient pas debout. Ces Morvandiaux, je leur croyais plus d'os!

Il eut peine à faire son action de grâces. La tête dans ses mains, et seul à présent sous la voûte de la tour, où se reposaient les cloches immobiles, il n'entendait ni les cris des gamins jouant sur la place, ni les pattes des pigeons qui égratignaient, en glissant, les ardoises du toit de l'église: il entendait son âme qui se jetait d'un bout de l'horizon à l'autre et du passé à l'avenir, comme la foudre, en grondant, et qui criait:

— Qu'ont-ils fait, ceux qui ont eu ici la charge d'évangéliser? Est-il possible que six prêtres aient passé dans un siècle, et n'aient pas remué cette cendre?... Se sont-ils résignés? Ont-ils été pris, eux aussi, du sommeil de la mort? Ou bien ont-ils vécu cinq ans, dix ans, vingt ans, dans la douleur où je suis?... Dieu, que c'est horrible, ce désert d'âmes!... Que je voudrais revenir en Morvan! Être transporté, par des ailes, en Vendée, en Auvergne, en Bretagne, dans les plaines du Nord, n'importe où, pourvu qu'il y ait des âmes vivantes autour du Dieu vivant!... L'alleluia est tombé dans le vide. Tous les péchés tiennent la campagne et l'empêchent de chanter... O mes anciens, je vous admire, au contraire, d'avoir pu vivre où j'étouffe. Vous avez au moins

commencé votre œuvre, essayé. Et moi qui accuse, qu'est-ce que j'ai fait?... J'ai attendu dans le presbytère, en veillant, des heures qui ont sonné dans la solitude. Quelle faute! Depuis six mois, que je suis curé de Fonteneilles, j'ai eu, dans le secret, entre vous et moi, mon Dieu, beaucoup d'amour pour eux, mais je ne l'ai pas assez dit... Il n'est pas possible que rien ne vive! ... D'ailleurs, j'ai le pouvoir de ressusciter, puisque mon Maître l'a... J'irai... Dieu sortira de son temple... Je parlerai au premier de mes paroissiens que je rencontrerai... Je voudrais tant les connaître! Mais nous n'avons aucun lien, si ce n'est l'église où ils ne viennent plus. Rien de commun: ni le cabaret, ni le bois, ni la ferme... Si quelqu'un m'aidait? Ce jeune monsieur de Meximieu?... Je ne lui ai fait qu'une visite. Je me suis écarté du château, parce que toutes les mesures sont jalouses... Non, j'irai seul. Je suis seul; je leur porterai ma marchandise sainte qui est la paix... M'écouteront-ils? Ce n'est pas de l'insulte que je dois avoir peur, c'est de ce silence autour de moi. Ayez pitié!

Le visage mouillé de larmes, il se leva, frotta ses yeux avec l'essuie-mains pendu dans la sacristie, à côté de la fontaine de faïence verte, et ouvrit la porte de la tour. Entre la première marche et le mur, un brin de giroflée avait poussé. Il inclina sa tête au vent, sous les pieds de l'abbé, qui entendit la caresse de la fleur et dit:

— Je te remercie de remuer pour moi; les hommes n'en font pas autant.

Il traversa la place; elle était vide. Dans les auberges, derrière les vitres, des buveurs l'épiaient, et devisaient sur lui comme ils eussent fait sur tout autre objet encore nouveau pour eux.

L'abbé ne les vit même pas. Le presbytère était là tout près, en face de l'église, de l'autre côté de la route.

M. Roubiaux ouvrit la barrière à claire-voie, autrefois blanche, à présent salie par les mains, fit quelques pas dans l'allée, perpendiculaire à la route et qui longeait la maison, et, au moment où il passait devant la porte de la cuisine, il fut presque heurté par un gamin qui en sortait, tête basse, en courant, un panier vide au bras.

En apercevant l'abbé, l'enfant s'arrêta net, et leva, dans le soleil, sa figure rousselée, vivante, épanouie, qui renvoyait, comme une pomme ronde, toute la lumière tombant sur elle.,

L'abbé considéra un moment cette jeunesse, comme s'il

eût regardé un cerisier en fleur, un tableau qu'on lui aurait dit être de Raphaël, une église neuve, un glacier, ou la mer qu'il aimait sans l'avoir vue. Il reposait son âme lasse sur ce petit homme frisé, qui n'avait pas la méchanceté des grands ni leur dureté de cœur. Du moins il le croyait. Il ne lui demanda ni de qui il était, ni ce qu'il venait faire, ni comment il s'appelait. Mais, pendant que l'enfant attendait, tout prêt à répondre, justement, à ces questions prévues, il lui mit la main sur le front, et avec le pouce, lentement, pieusement, il traça le signe de la croix.

Le petit comprit que cela signifiait : " Va-t'en, petit béni ! " et il s'échappa.

— Bonsoir, monsieur le curé.

La barrière claqua derrière lui.

— Un sacré gamin que sa mère envoyait quêter des œufs de Pâques, dit la servante en apparaissant sur le seuil de sa cuisine ; oui, elle demandait des œufs, la gueuse de pauvre, parce que son fils aîné, dans le temps, était enfant de chœur. Ah ! je l'ai " éga-lopé ", le petit !

— Vous avez eu tort, Philomène.

— Oui, je sais bien, on vous mangerait votre pain dans votre assiette, que vous ne diriez rien ; on voit bien que vous n'êtes pas d'ici . . . Ah ! vous ne les changerez pas, allez ! . . . Voulez-vous dîner ? c'est prêt.

— Non, Philomène, je monte dans ma chambre. Je vous préviendrai quand j'aurai faim.

Il monta, repris par sa lourde peine que la vue de l'enfant avait un instant écartée, et, arrivé dans sa chambre, devant sa table de bois blanc, où il n'y avait qu'un buvard, une bouteille d'encre et un bréviaire, il s'assit, et cacha sa tête entre ses bras repliés et posés sur la table. Il ne dormait pas ; il ne pleurait plus. Bientôt il se redressa. Son maigre visage aux yeux de créole, au teint noiraud, aux oreilles débridées et mordues par la bise, à la forte mâchoire de mangeur de pain dur, avait repris sa physionomie de tous les jours, sérieuse, naïve et ardente. Il regarda devant lui, accrochée au mur blanc, la photographie d'une petite vieille morvandelle, tout encapuchonnée de noir, dont la figure criblée de rides avait encore des yeux d'enfant. " Bonjour, maman ! dit-il. Je vais t'écrire ! "

Il prit, dans le buvard, une feuille de papier blanc quadrillé de bleu pâle, et laissa courir la plume.

“ Ce 22 avril 1906, dimanche de la Quasimodo.

“ Maman, je suis triste, je voudrais m'en aller te voir et prendre un air de neige dans nos montagnes. A l'heure où je t'écris, je te vois; les cloches sonnent, comme ici, pour la fin de la messe, mais elles ont une réponse, dans le bruit des sabots sur la terre gelée. Tu sabotes aussi, petite mère; tu as rabattu ton capot noir sur ton front; tu sors de l'église, la dernière comme d'habitude; tu penses à ton fils l'abbé, au petit Henri que tu conduisais autrefois par la main, et qui est descendu, tout seul, loin du village de Glux-en-Glaine, pour tâcher de convertir les gens de la plaine de Nièvre. Tu traverses la place; tous nos amis sont là, c'est-à-dire toute la paroisse; hommes, femmes, enfants, personne n'aurait voulu manquer la messe; il fait grand froid; le vent souffle du Preneley, et la forêt, comme le bourg, à cause de la neige, n'a plus de chemin que pour une personne. Tout le monde s'en va à la file. Toi, maman, tu rentres dans ta maison, qui est bien la plus étroite, mais qui a été la plus heureuse de Glux-en-Glaine, du temps que nous étions là tous deux. Je suis triste, maman! Je t'ai quittée pour ces gens de Fontencilles qui ne me détestent point, mais qui ne vivent que pour la terre. Je n'ai rien gagné sur eux, depuis sept mois que je suis leur curé. Mon cœur va devenir timide, à cause de l'abandon où je suis. Et j'ai reçu l'onction sainte, et je suis responsable de toutes les fautes, de toutes les déchéances, de toutes les morts désespérées que j'aurais pu empêcher ou consoler! Ils étaient sept à la grand'messe ce matin! Tout les rabaisse: leur nature, leur ignorance et leurs lectures qui l'entretiennent; l'air qui est plein de mensonge, tout jusqu'à la vente facile de leurs bœufs... Tu comprends bien ce que je souffre, maman. Il y a beaucoup de mères, comme toi, qui ont une âme de prêtre et qui l'ont donnée à leurs enfants. Alors, quand tu recevras ma lettre, tu te mettras à prier pour moi. Je sais que tu le feras. Je te crois puissante sur Dieu et sur le monde, parce que tu es la pauvreté bonne. Donne-moi de l'aide! Je cherche comment faire et par où commencer. Tiens, je me rappelle que, dans ma petite enfance, les jours de lessive, tu restais là, devant le tas de linge apporté de la rivière, et qu'il fallait “ éparer ” au soleil; tu prenais en pitié la peine que tu allais avoir, tant et tant de tours à faire, tant de fois à te baisser, à te relever, à étendre les bras, et tu disais: “ Mon Henri, je ne sais pas par où prendre mon ouvrage. J'en ai trop! ” Pauvre

maman ! pour t'aider, ton petit gars ne comptait guère. Quand j'avais enfoncé deux piquets dans l'ouche, derrière la maison, je me sentais lourd de gloire, je me couchais sur l'herbe. Maman, je n'ai même pas ce que tu avais. Personne n'a planté un seul piquet pour moi . . . Envoie-moi une lettre, et mets dedans un peu de ton courage. Je vais déjà mieux, je me sens plus fort, rien que pour t'avoir écrit. Je t'aime de toute mon âme, maman. Et ne me crois pas découragé : j'avais seulement besoin de pleurer près de toi.

— HENRI ROUBIAUX.

L'abbé glissa la lettre dans une enveloppe, chercha un timbre dans une boîte en carton, parmi des images pieuses, et descendit l'escalier qui se plaignait toujours, comme nous, sous les plus faibles poids. En passant devant la cuisine :

— Philomène, dit-il, vous pouvez maintenant faire réchauffer la soupe. Je vais mettre une lettre à la poste.

— Elle est jolie, votre soupe ; c'est comme une bouillie !

L'abbé, tête nue, traversa le jardin, puis la petite place, en biais, jusqu'à la boîte, qui formait verrue au-dessous de la fenêtre du bureau de tabac. Comme il revenait, il aperçut à gauche, montant la côte, dépassant l'angle du mur, un homme de haute taille, à barbe blonde, et qui leva son chapeau et le remit d'un geste indifférent.

Il alla vers lui.

— Comment allez-vous, Gilbert Cloquet ?

— Pas tout à fait bien, mais mieux, monsieur le curé, je vous remercie, vous êtes bien honnête.

— J'ai passé par le Pas-de-Loup, voilà un mois, et j'ai demandé à vous voir, mais la mère Justamond m'a dit que vous dormiez.

— Ça aurait valu la peine de me réveiller, monsieur le curé, mais la bonne femme est comme un chien : quand elle garde quelqu'un, personne n'approche.

L'abbé Roubiaux hésita un instant, cherchant instinctivement un mot qui ne fut pas trop direct, l'expression trop franche de sa douleur et de son reproche. Mais son âme débordait. Il dit, joignant les mains sur sa soutane :

— Si je ne me trompe pas, Gilbert Cloquet, vous n'étiez pas à la messe, le jour de Pâques ! Et, bien sûr, vous n'y étiez pas ce matin.

— C'est vrai.

— Vous êtes pourtant de ma paroisse.

— Que voulez-vous ! il y a si longtemps que je n'y vas plus ! Ça n'est pas dans les habitudes d'ici.

L'abbé laissa tomber ses mains, les écarta de son corps, les tendit en avant, comme s'il implorait le bûcheron.

— Ah ! mon ami, quelle souffrance d'être ici le représentant de Dieu que tout le monde oublie, que personne n'aime plus !

L'homme fut ému par cette douleur ; il eut un petit sursaut, dodelina la tête, et dit bonnement :

— Voyons, monsieur le curé, faut pas vous faire de peine pour si peu de chose ; on ne va pas à la messe, mais on n'est pas tout de même du mauvais monde. Allons, remettez-vous ; l'ancien s'était habitué à nous : vous ferez de même.

Il se sentit regardé par des yeux qui ressemblaient à ceux du Christ cloué sur la croix. Jamais on ne l'avait regardé ainsi. Quelque chose d'intime et d'obscur fut touché en lui, et tressaillit comme l'enfant d'une femme, et il devina que c'était sa vie elle-même, tout le fond de l'âme qui ne voit point la lumière, qui était pénétré par ce regard. Il fut gêné. Il tendit la main à son curé pour prendre congé.

— Ne vous donnez pas tant de tracas pour nous, dit-il. Je vous comprends tout de même : c'est comme moi quand le métier ne va pas ; il y a de la peine pour tous, dans le monde, faut croire... Bonsoir, monsieur le curé, au plaisir!...

Et il se remit à monter la pente, tandis que l'abbé rentrait au presbytère. Pendant le temps qu'il mit à franchir les premiers cent mètres, il ne songea qu'à cette rencontre avec le curé de Fontencilles. Une fois même, il se retourna du côté du presbytère, dont on ne voyait qu'une lucarne, le toit fuyant dans le jardin, et le mur de clôture avec la glycine blonde.

— C'est un bon petit homme, ce Morvandiau, murmura-t-il, il a le cœur sensible comme une femme. Si ma défunte mère avait été là, elle m'aurait parlé tout comme lui.

Il continua de monter entre les maisons du bourg. Un camarade le salua, un autre, un autre encore. Des idées nouvelles chassèrent, pour un temps, le souvenir des mots échangés avec l'abbé Reubéaux.

RENÉ BAZIN,

de l'Académie française.